

Au jardin d'essais



Elisabeth Landsbury

Novembre 2020 - Juin 2021

Table des matières

Le Puits.....	5
Les Petits Farcis.....	8
Les caisses.....	9
Betrayal.....	12
Lockdown.....	15
Poésie.....	18
La Savoie.....	19
Arrête, Arrête.....	22
Ma petite Madeleine.....	25
L'aventure.....	28
Le sein.....	30
Y aller ou pas ?.....	33
Quand on n'a pas le choix.....	36
Le bus.....	38
La chanson de Basil.....	41
Boris le merle.....	44
À Marseille.....	46
Femmes.....	47
Peur ou pas, c'est la question !.....	48
Les pompes funèbres.....	49
Moi c'est quoi.....	52
Suivez mon œil.....	53
Rhapsodie en bleu nuit.....	56
Youyou.....	59
Diamant.....	63
Au Jardin d'Essais.....	66

Le Puits

C'était une très belle maison provençale, dans un beau village où nous avons découvert un des meilleurs « bistrot de pays » de la région.

En sortant du restaurant, de l'autre côté de la rue, derrière un grand portail ancien, je remarque dans le jardin situé devant la maison un puits magnifique, un puits digne d'attirer l'attention d'un peintre, avec corde et un vieux seau posé sur la margelle du puits.

Curieuse, je m'avance, et à travers les barreaux du portail, j'observe la maison, petit mas provençal, assez original avec un rez-de-chaussée et deux étages, et toutes les persiennes fermées. Et de penser : « heureux les propriétaires d'une aussi belle demeure ».

Un mois plus tard, retour au bistrot de pays où la propriétaire, américaine, installée en Provence depuis 20 ans, propose un menu exceptionnel. On gare la voiture, on traîne un peu, jouissants de la douceur de cette soirée, chose si rare en Automne en Angleterre. Accroché au portail de la maison qui avait retenu notre attention, un panneau : « en vente chez.....» Et de sortir un stylo et de noter le numéro de téléphone de l'agence immobilière chargée de la vente de cette maison. De retour chez nous je téléphone pour prendre rendez-vous. Chose faite pour le lendemain à dix heures du matin.

Impatients de visiter la maison nous étions en avance, mais l'agent immobilier était déjà là. Il nous prévient qu'il y aurait beaucoup de travaux, la maison étant vide depuis longtemps. Un contentieux entre les héritiers, et Il nous explique qu'il est nouveau dans l'agence, que lui-même n'a pas visité la maison et qu'il

n'avait récupéré les clés que la veille au soir. Le jardin à l'abandon était magnifique.

Beaucoup d'herbes autour et sur le puits qui me fait lui demander si le puits est en état, il m'assure qu'il n'a pas d'indication sur le contraire, mais qu'en sortant on pourrait lancer le seau et vérifier.

Et nous voilà dans la maison. Il ouvre les volets, grand hall d'entrée, à droite la cuisine, dans son jus, inchangée depuis 50 ans, au moins. Il me dit « vous voyez qu'il faut tout casser, c'est pas une ruine mais presque ». Ça, c'est qu'il ne me connaît pas, j'ai une âme de décoratrice d'intérieur. Je m'y voyais déjà.

Et de monter à l'étage, et d'ouvrir tous les volets. Incroyablement, je me prends d'une passion pour cette pauvre vieille maison, ce qui ne m'empêche pas de lui faire remarquer qu'il y a vraiment une drôle d'odeur, mais il me dit « c'est resté fermé depuis longtemps, les gens, ici, préfère le neuf, vous comprenez, les travaux, on sait quand ça commence, on sait pas quand ça finit. »

Et nous montons au premier, je suis de plus en plus inquiète de cette odeur. Je lui en fais la remarque. Il me dit que le toit est en mauvais état, qu'il manque sans doute des tuiles et qu'il y a peut-être des oiseaux morts, ou des rats !

Et nous montons au deuxième. Oiseaux ? Rats ? Cette odeur nauséabonde ne semble pas déranger l'agent plus que ça mais moi j'ai des hauts le cœur. Mon mari, direz-vous ? Dès l'entrée il a abandonné la partie et s'est réfugié dans le jardin, après m'avoir dit : « ça va pas, non ! cette maison c'est un puits sans fond ».

Volets ouverts, une grande chambre avec une sorte de placard qui semble avoir été muré récemment, je

dis récemment parce que les briques sont relativement neuves et le ciment entre les briques semble un travail d'amateur.

Je dis à l'agent : « mais qu'est-ce que c'est que ça ? »
On dirait, en se bouchant le nez qu'on a emmuré quelqu'un ou quelque chose. Il était aussi choqué que moi.

On est vite redescendus. Je lui ai dit d'appeler le service d'hygiène et la police. Et j'ai abandonné l'idée d'un puits sur mon terrain. Je n'ai jamais su le reste de l'affaire.

S'il y a eu crime, et si la maison s'était trouvée dans un endroit isolé, je pense qu'ils se seraient servi du puits pour faire disparaître le cadavre...

Londres, le 18 novembre 2020

Les Petits Farcis

Mamie était une cuisinière exceptionnelle. Papa disait d'elle, après avoir dégusté une de ses terrines, dont nous n'eûmes la recette que plusieurs années plus tard, le secret ingrédient, (à part le veau, le foie gras, la truffe blanche d'Italie), étant de la cervelle, ce que plusieurs convives présents le jour du banquet, n'auraient goûté que du bout des lèvres, prétextant n'avoir pas très faim, après les nombreuses bombances de fin d'année.

Et le petit farci, direz-vous ? Soyez patients, il est au four.

Mamie cuisinière c'était tout un programme ; elle allait faire son marché tous les jours. Non pas au marché le plus proche, devant chez elle, Nelson, non pas là où se trouvait la fabrique de tabacs de papi, Les Trois Horloges, non, elle prenait le tramway pour se rendre près du port, au marché de L'Agha, parce que la pêcherie y était excellente et parce qu'elle rencontrait ses copines d'avant son mariage avec ce veuf pourvu d'enfants, dont ma mère, et avec lesquelles elle échangeait les recettes de son pays. Elle était d'origine espagnole, ce qui lui offrait toute une gamme de recettes de plats différents de la cuisine Française.

Et le petit farcis direz-vous ? On y vient.

Trop banal, ELLE, n'en a jamais fait.

Londres, le 25 novembre 2020

Les caisses

Albert et Georgette était vivants, eux. Georges et Denise, prétendaient vivre mais ça n'était qu'une illusion tant ils étaient tous deux lestés par leurs histoires personnelles.

Georges, c'était la guerre de Quatorze où il avait perdu un doigt aux Dardanelles, Denise, parce qu'elle ne s'était jamais remise de la mort de sa mère lorsqu'elle n'avait que treize ans.

De toute jeune leur gamine aurait beaucoup préféré appartenir aux voisins, Albert et Georgette Surtout le Dimanche quand elle était réveillée par de grands bruits dans la rue qu'elle surveillait de son balcon au cinquième étage de l'immeuble où elle était née, quatre ans auparavant.

Ce grand chambardement c'était la réunion dès huit heures du matin d'un tas de bicyclettes, tandems et vélos porteurs de paniers pour les enfants à l'arrière, il y avait une dizaine de couples amis, et de voisins, qui formaient un groupe joyeux que l'enfant enviait, elle aurait tant aimé en faire partie et, comme eux, comme Nénette et Nicole se retrouver dans ces paniers porteurs pour partir à la découverte d'un monde au-delà de sa rue, de son immeuble, de son école et surtout loin de ses parents qui ne finirait pas le journée sans une dispute qui verrait le père partir en claquant la porte et la mère, pleurer.

Où allaient-ils tous? À la plage de la Madrague, de Guilloville ou de Sidi Ferruch que la gamine ne découvrirait que des années plus tard.

Albert travaillait comme comptable chez Citroën et mon père comme comptable chez mon grand-père,

une des sources de disputes entre mes parents, mon père accusant ma mère de ne rien dire à son père qui puisse améliorer leur situation financière.

Et dimanche après Dimanche la gamine surveillait de son balcon la joyeuse troupe à bicyclette. Et puis, un dimanche tout allait changer, pour le quartier et pour la gamine. Très apprécié par ses patrons Albert se vit offrir la possibilité d'acheter une voiture à crédit. La voiture c'était une deux chevaux grise. Et voilà que Georgette qui aimait beaucoup la gamine arriva à persuader les parents de la laisser partir à la plage avec eux. J'ai appris plus tard qu'il y eu des semaines de négociations entre les quatre adultes pour libérer la gamine. La mère terrifiée de se retrouver seule avec le mari. Le père ne supportant pas de perdre le contrôle de l'enfant qui l'occupait tous les Dimanches, journée réservée à la dictée hebdomadaire le matin et au cours d'arithmétique l'après-midi en attendant de voir arriver vers cinq heures ses copains du bridge ou de la belote.

Mes enfin tout arrive lorsqu'on souhaite quelque chose de tout son cœur et de toute son âme. Le premier dimanche de Juillet, mois anniversaire de la gamine, elle avait dix ans, elle fut autorisée à partir à la plage avec les voisins, en deux chevaux, coincée entre Micheline, dite Mimi et Claude, les enfants de Georgette et d'Albert.

Merveille de la découverte d'immenses plages de sable loin des plages sales de sa ville, plage qui attirait une population bruyante et souvent sans retenue, l'eau bénite de la mer qui rafraîchissait lors des journées torrides et qui permettait de se laver.

La Madrague c'était pour ceux du coin où pour ceux qui avaient une voiture. Et ainsi, Dimanche après Dimanche la gamine partait loin de chez elle, libérée de

ses parents après avoir fait la preuve, le Samedi soir que les devoirs étaient fait.

Après la « Deuche » il y eu la traction avant noire, comme dans les films de l'époque et pour finir la Déesse blanche qu'Albert fut obligé d'abandonner sur le chemin de l'aéroport de Maison Blanche lorsqu'ils quitteraient le pays pour toujours.

Et la gamine ? La dernière voiture qui la transporta fut le taxi qui devait l'amener au port pour la dernière fois le jour où elle quitterait son pays. Peu de souvenirs de cette « caisse ». Elle pleurait trop ce jour-là.

Londres le 12 décembre 2020

Betrayal

L'enfant était joyeuse.

Elle marchait, tenant la main de sa mère d'un côté et de l'autre un vilain petit sac en toile grise, qu'elle avait vu sa mère confectionner la veille. Joyeuse, car sa mère lui avait dit qu'elle allait passer la journée avec les deux femmes qu'en dehors de sa mère, elle aimait le plus, sa tata Georgette et la maman de celle-ci, mémé Lala. Pourquoi Lala, parce que c'est ainsi qu'elle avait baptisé cette vieille dame qui lui chantait tout le temps des chansons de sa jeunesse. Mémé Lala la prenait sur ses genoux et lui apprenait, avec beaucoup de patience des chansons « Cadet Roussel à trois maisons ou Malbrough s'en va en guerre ». Ou la vie en rose, rose, sa couleur préférée.

Donc en route, de bon matin, pour une journée de plaisir, accompagnée de ce vilain petit sac de toile grise qui ne pesait rien.

En descendant la rue Montaigne, sa maman s'arrêta brièvement chez le droguiste, pour dire bonjour, puis chez le marchand de lait mais quand elles atteignirent le jardin Marengo, bien connu de la petite fille depuis qu'elle était bébé, maman refusa d'y faire un tour, expliquant qu'elles n'avaient pas le temps. Bon, pensa l'enfant, les parents ont toujours raison.

Au bout de la rue elles descendirent les escaliers qui menaient au boulevard où passait le tramway, se dirigeant vers un immeuble, situé près d'un autre jardin que la petite aimait aussi beaucoup, le square Guillemin, car le balcon de tata Georgette donnait sur ce

square et on y avait du cinquième étage où elle habitait, une vue plongeante, y compris du marchand d'oublis, ces gaufres délicieuses qu'il sortait d'une sorte de grand tambour.

Mais là n'était pas la destinée, ce matin-là, de la petite fille.

La voilà, sa mère et elle, entrant dans le couloir sombre de l'immeuble en rez-de-chaussée. Un rez-de-chaussée plein d'enfants, or la gamine étant très sauvage, elle n'aimait pas les enfants, surtout de son âge. Et voilà que l'un d'eux, un petit garçon aux cheveux roux, se met à sangloter, en appelant sa maman dont il ne veut pas lâcher la main, et là, instantanément, elle comprend que sa mère, elle aussi, compte l'abandonner à la femme aux cheveux gris qui fait entrer les enfants un par un, dans cet appartement du rez-de-chaussée dont elle ne voit rien, trop petite à trois ans et demi pour voir au-delà des corps d'enfants qui sont devant elle. Et voilà que le chignon gris commence à appeler des noms, l'entrée de l'immeuble se vidant peu à peu, jusqu'au moment où on appelle son nom et où maman lui lâche la main et le pousse vers le chignon. La gamine ne veut rien entendre, elle a peur. Où sont tata Georgette et mémé Lala ? Elle hurle, car sa mère s'enfuit l'abandonnant là, au milieu d'étrangers. Elle hurle. Alors le chignon la soulève et la retournant lui donne une bonne fessée, tout en lui disant « maintenant tu sais pourquoi tu pleures. »

Je m'en souviens comme si c'était hier, l'humiliation, tout le monde a vu ma culotte Petit Bateau. Quelle honte. Et quelle colère. Pourquoi l'avoir bernée ainsi ?

Et comment et par quel destin, après un tel début scolaire ai-je pu me retrouver professeur ? Ou bien c'est ainsi que j'ai appris à retourner les situations difficiles à mon avantage. Mais, de toute ma vie le souvenir de cette entrée en classe ne m'a jamais quittée.

Londres, le 11 janvier 2021

Lockdown

Molière dédicait ses pièces de théâtre et ses écrits, au Roi, ou à son grand intendant Fouquet. Moi, j'écris en hommage au grand écrivain Anglais du XVIème siècle, Samuel Pepys qui fit la chronique (à l'époque il n'y avait qu'une seule feuille de choux, le Weekly News, qui n'était pas à la portée de tous) du grand feu de Londres de 1666.

« Mais pour qui qu'elle se prend celle la ? », aurait t on dit de moi à Bab El Oued, eh bien, inspirée par l'insanité du Lockdown (vous l'aurez compris chez vous c'était le confinement) voici une chronique d'un journée excitante pendant le Lockdown.

Ça a commencé la veille au soir. On s'est couché plus tôt que d'habitude sachant qu'on devait être en forme à partir de 7 heures du matin. Les fois où on s'est levés tôt, 4.30 heures, c'était pour prendre l'avion pour aller en France. L'aéroport étant à deux heures de chez nous et il fallait y être deux heures avant le départ à cause des contrôles de police, le terrorisme étant notre pain sinon quotidien, mais sûrement mensuel. Donc ce matin, lever à 6.30 pour être prêts à accueillir la livraison hebdomadaire des produits alimentaires.

Nous les anciens, seniors si vous voulez, mais on n'est pas en Espagne, ou en Catalogne, nous ne devons pas quitter notre domicile pour sauvegarder la liberté des jeunes à travailler, ou même à glander, comme on peut le constater de notre fenêtre du rez-de-chaussée. Cette situation m'a beaucoup rapprochée des singes et autres animaux du zoo, car les gens qui passent s'arrêtent souvent pour jeter un coup d'oeil à l'intérieur. Et les rideaux, direz-vous, c'est pour les chiens ? Rappelons-nous qu'on est en Angleterre ou en Janvier

il fait sombre toute la journée, alors les rideaux, nous mettraient encore plus en cage.

Toutes les semaines, nous nous trouvons en compétition pour obtenir d'un des trois supermarchés du quartier un créneau de livraison. Les heureux élus sont livrés dans la matinée ou l'après-midi, les autres, dont nous sommes avons le choix, ou très tôt le matin ou entre 10 et 11 heures le soir. Créneaux difficiles car a la livraison il faut retirer les achats un à un des caisses où on nous les livre, et tout ça sur le pas de la porte, malgré le froid, nous tenant à 2 mètres du livreur qui, après les avoir déposés, se réfugie sur le trottoir. On se salue d'un geste très Royal, et on dit merci à haute voix, à cause du masque qui déforme plus ou moins ce qu'on dit. J'ajoute que les prudents optimistes font leurs réservations jusqu'à trois semaines à l'avance, je dis optimistes car en ces temps incertains comment savoir si on sera toujours à même de recevoir le livreur...?

Après ce grand moment de bonheur à avoir pu échanger face à face, couverte bien sûr, avec un autre humain il nous reste le plaisir de constater ce qui manque à la commande, ou ce qui nous a été livré à la place du produit demandé. En cas d'erreur nous avons le plaisir de nous entretenir, après 20 minutes d'attente en musique, avec un responsable de la chaîne, car espérer un contact avec le magasin du quartier, serait, vous le comprenez extrêmement stupide. Les centrales d'achat et de vente sont la pour ça.

Quoi d'autre pour s'amuser ? Surveiller les voisins. Qui a osé prendre sa voiture ? On ne le saura jamais puisqu'on ne les voit pas. Ceux qui osent, dans le quartier, prendre le volant se comportent comme des

voleurs, sortant de chez eux en catimini ayant déverrouillé la voiture du pas de la porte. Et oui, pas de vieilles caisses dans cette rue, Nelly, tu dois te rappeler d'en avoir fait la remarque. Donc on déverrouille et on se glisse dans le voiture aussi silencieusement que possible et on part sans faire de bruit. Où vont-ils ? Un autre moment agréable de spéculation, ce qui permet 2 minutes d'échange avec son compagnon.

Mon amie d'enfance Josette, se plaignait hier au téléphone du couvre-feu à 18 heures à Marseille, mais la veille elle avait eu 6 amis intimes pour le déjeuner. Nous, les amis intimes, de plus en plus chevelus, on peut les voir sur un écran, une fois par semaine. nous sommes de plus en plus dans un film de science-fiction. Les seuls bons moments de la journée c'est les repas et l'évasion par la télé.

Londres, le 12 janvier 2021

Poésie

Inspirée par Nelly Abécédaire

P..... pauvre de Moi

O.....Occupée à ne rien faire

E.....Exaspérée par mon manque d'optimisme

S.....Saturée de ces nouvelles négatives

I.....Irritée au plus au point par ce virus

E.....Évidence de mon attachement

À la Vie, aux Amis, aux Distractions, à l'Intelligence,
au bon sens qui semble s'être absenté, au Bien Vivre
qui a abandonné les moins favorisés, Je me laisse en-
vahir par la morosité.

Pauvre de moi

La Savoie

Souvenir drôle ? Tu veux mon frère - (à dire avec l'accent pied -noir)- alors Voilà : Chindrieux Rigolet, en Savoie, 1948/1949.

Je ne mangeais rien, toute la famille s'en rappelle, j'ai retrouvé une lettre de mon père à cette époque qui le prouve.

Le docteur a dit : »il faut qu'elle change d'air «.

Alors, cet été-là, Jojo, Vivi, Jacky, Maman et moi, nous embarquons sur le Ville d'Alger en partance pour Marseille . Et là, maman ayant le mal de mer dès le départ, (je ne plaisante pas, c'était l'odeur dans nos cabines, odeur que j'ai encore dans le nez quand j'y pense, car bien sûr on n'était pas en 1ère classe et il n'y avait pas de hublot, on n'était pas sans le sou, mais presque).

« Essayez de suivre les pensées d'une dyslexique, si vous y arrivez je vous paye le restaurant dès mon retour »,

Donc, maman a le mal de mer, le reste de la troupe monte sur le pont, on s'assoit, et l'air de la mer aidant je dis à ma tata Vivi, ma seconde maman : « J'ai faim ».

Moment HISTORIQUE.

La pauvre, elle n'avait rien que du Pain d'Épices. J'ai adoré, j'ai englouti, et à partir de ce moment-là, manger étant devenu un grand plaisir dans ma vie, j'ai commencé à collectionner les personnes qui savaient le mieux exciter mes papilles.

Nous arrivons à Marseille pour embarquer presque aussitôt sur le train paquebot, en route vers la Savoie. Ah! Chambéry, la fontaine des trois sans culs, des éléphants de bronze, Annemasse et ses glaces à l'abricot, Genève et la Suisse où Jacky avait, je crois, un parrain, (corriger si je me trompe) et enfin à Chindrieux-Rigolet, la pension Godard, pension de famille et ferme que mon père avait découvert Dieu sait comment. Mais... on mangeait divinement. Soupe à l'oseille, inconnue à Alger, quenelles de Brochet, millefeuilles maison. Crème pâtissier. Et le Pain ! Un miracle, sa croûte croquante, madame Goddard faisait son pain trois fois par semaine, je n'ai jamais retrouvé un pain d'une telle saveur.

Bon retournons à nos oignons.

Dans le train où sauf Jojo on était tous plus ou moins nauséux, on tanguait encore. Vivi avait installé le petit Jacky dans le filet au-dessus de nos têtes, mais pas longtemps car lui aussi était plus heureux assis, sur les genoux de Jojo, près de la fenêtre. Le voyage fut long et il fallait changer en route à CULOZ.

Juste avant d'y arriver Jojo décide d'aller aux toilettes pour se raser. Il part, nous on reste bêtement assis, Jojo, c'était l'homme, l'adulte, nous, femmes et enfants, n'ayant jamais quitté notre bled, sommes dans l'ignorance complète des détails d'un voyage, un travail d'homme « Georges et Jojo ».

Et voilà qu'on entend vaguement une annonce.

« CULOZ, deux minutes d'arrêt, buffet ». Le buffet étant un type poussant un charriot avec des sandwiches et des boissons, je sais que vous connaissez,

vous, voyageurs aguerris. Tata Vivi ayant été secrétaire pendant la guerre était la plus vive, elle réagit.

« Il faut descendre ».

On plie bagage, on prend les enfants, et Jojo? On frappe à la porte des toilettes, Il sort, le visage plein de mousse à raser, Et c'est ainsi que courant à travers la gare de CULOZ pour prendre le tortillard de Chindrieux, sur lac, figurez-vous, nous avons fait notre première entrée en Savoie.

Cinquante ans plus tard, Jojo, Vivi et moi on en rigolait encore... (à suivre, l'épisode avec Édouard Laskar, jeune homme et mon oncle Gilbert de Paris)

Londres, le 17 janvier 2021

Arrête, Arrête

Pour Jacky

L'oncle Gilbert était un alcoolique invétéré que mon père avait eu la bonne et généreuse idée d'inviter en Savoie pour se refaire une santé après sa troisième cure de désintoxication à Alger. Le reste du temps il s'imbibait à Paris. Paris, où il vivait avec tante Henriette qui possédait un salon de coiffure pour dames, comme on disait alors en 49.

Pour expliquer l'attachement de papa à Gilbert, il fallait remonter à leur enfance et à leur mère Elisa. Elle avait été institutrice avant son mariage avec Gaston et ils avaient eu dix garçons. De son ancien métier il lui restait un certain sens de l'ordre, et elle savait comment contrôler sa bande d'enfants.

Elle les avait ainsi organisés en paires. Chaque aîné étant responsable d'un plus jeune qu'il devait contrôler et chaperonner. Papa avait hérité de Gilbert.

Édouard c'était le jeune frère de Jojo. Je pense que vous devez commencer à voir les similitudes. Jojo avait invité Édouard à se joindre à l'équipe des enthousiastes de Chindrieux où ils revenaient tous une deuxième fois, toujours dans la pension Godard.

Donc récapitulons : Jojo, Yvette, Jacky, plus ÉDOUARD,

Georges, Denise (cousine germaine d'Yvette), Babé plus GILBERT.

Or Gilbert, à part la bouteille était aussi un coureur invétéré. Il avait laissé à Paris Henriette et son terrain de chasse, leur salon de coiffure, où il faisait la cour aux clientes en même temps que les teintures. Entre deux rendez-vous il allait se reposer dans ce bar de Clichy où il débutait la journée au gros rouge des huit heures du matin.

Mais cet été là il était, soi disant désintoxiqué.

Pour comprendre la suite de l'histoire vous aviez besoin que je vous présente les protagonistes de l'événement à venir, et maintenant, pour le décor, la topographie de Chindrieux-Rigolet que vous pouvez voir sur Google-map.

La pension/ferme des Godards en cette année 1949, était sur une départementale qui, en pente douce, rejoignait la Nationale. Nationale parallèle aux voies de chemin de fer. Or qui dit chemin de fer dit gare (une des raisons qui avait poussé papa à choisir Chindrieux). De l'autre côté des voies on plongeait directement dans le lac. Pas de plage, le lac... directement.

Gilbert avait séduit la patronne et elle lui avait proposé une bicyclette (de femme), pour aller au lac qui était à un bon kilomètre de la pension. Instable sur ses jambes qu'il avait très maigres, comme beaucoup d'alcooliques, il était remarquable à l'aise sur la bicyclette. Et bien sûr il invitait Édouard à monter avec lui en croupe. La plupart du temps il était impossible de voir s'il avait bu ou non car, reconnaissons-le, Oncle Gilbert était marrant. Et moi je l'adorais car c'était un comique comme toute la famille de papa. Il aimait particulièrement faire des blagues gentilles à Madame

Godard, quand, dans sa cuisine, il entrait doucement pour lui faire une bise dans le cou.

Monsieur Godard était aux champs, mais il était très jaloux.

Or, ce matin-là , temps superbe, Gilbert et Édouard vont aller se baigner. Ils montent tous deux sur la bicyclette et ils démarrent. À toute vitesse. Et les voilà sur la route où miraculeusement il n'y a pas de circulation ce jour là. La bécane dévale la pente, gagne de la vitesse, Édouard demande à Gilbert de freiner. Mais les freins ne répondent plus et Édouard d'hurler le fameux : « arrête, arrête ».

Mais pas de freins, la gare est devant eux. S'ils la traversent ils sont sur les voies, ou dans le lac. Il n'y a plus qu'une chose à faire, « saute » dit Gilbert, « saute ». « On va se tuer » dit Édouard, mais pas de choix, ils sautent.

Rentrés à la pension, bien amochés, Édouard fait la gueule. Gilbert, les genoux en sang, rigole. Ma mère s'empresse de la soigner. Que s'est-il passé ? La bicyclette était en bon état, jusque-là. Mais pas après.

Papa a simplement dit à Gilbert : « à partir de maintenant tu ne fais plus le con avec la patronne ». Des freins en bon état ne lâchent pas comme ça. Le soir Gilbert et Édouard ont mangé dans leur chambre. Et Monsieur Godard avait toujours un sourire flottant sur les lèvres quand il croisait, le moins souvent possible, les deux complices..

Londres, le 19 janvier 2021

Ma petite Madeleine

Ce matin j'ai rêvé du coclof, où coklo.

C'est quoi ce truc me direz-vous ?

C'est un souvenir gastronomique. Pour ne rien vous cacher, bien manger c'est ce qui me plaît le mieux dans cette incarnation.

Je crois avoir déjà mentionné la source de mon inspiration dans ce domaine, je devrais dire mon inspiratrice, mon mentor, mamie la seconde femme de papi, celle qui venait d'Oran, rousse aux yeux gris. Assez jolie je dois dire et originale. Plus que qui que ce soit autour de moi quand j'étais petite, surtout par ses chapeaux qui ne manquaient jamais à l'appel. Pour ceux d'hiver il y avait les plumes surtout de faisans, très longues, j'en ai encore une à vous montrer si vous ne me croyez pas, et les fleurs et fruits. De ceux de l'été.

Mais voilà que je digresse encore, que je m'éloigne du texte, que je fais du hors sujet, doit dire une cousine de ma connaissance si, par le plus grand des hasards, elle m'accordait une audience.... visuelle !!

Donc retournons au Coclo, ou Koklo ou Cok....impossible de trouver une Référence à ce mets délicieux dans aucun livre de cuisine, même pied-noir. 1) il s'agissait d'un pain de viande, 2) elle l'avait ramené avec elle d'Oran, ville sous forte influence Espagnole, et 3) elle ne suivait jamais que son imagination.

C'était quoi le Coclo ? D'abord laissez-moi vous dire-bon, mon Jiminy Cricket me souffle à l'oreille que je

commence à vous casser les orteils avec mes digressions - petite, je n'aimais pas la viande et faisais toujours la grimace quand ma mère produisait ce qu'on appelait à Alger la « meguina ». J'avais horreur de ça, mais le Coclo de mamie ! Quel régal.

D'abord elle devait le cuire au four et dans un moule à cake car il en sortait doré, sans croûte dure, mais moelleux, savoureux, délicieux. Et comment produire une telle merveille ? Elle commençait par une base de viande blanche, petite la viande rouge me dégoûtait, alors mamie allait une fois par semaine en ville, en tramway, dans un grand magasin qui au rayon alimentation, importait de la viande de France, du veau, parce qu'en Algérie pour trouver de la bonne herbe, bien verte, il fallait aller loin et de préférence être un mouton.

Donc, aux Galeries de France elle trouvait du veau de « pré salé ». Je ne savais même pas ce que ça signifiait. Elle ajoutait du pain de mie trempé dans du lait, beaucoup d'épices, des noix, de la crème, de la mortadelle, du parmesan, (elle aimait beaucoup Nice et l'Italie), le tout passé à la moulinette, mais si vous n'étiez pas en cuisine avec elle, impossible de dire ce qu'elle ajoutait, ne donnant jamais ses secrets de recette.

Il devait sûrement y avoir un peu d'alcool, du vin blanc, pour le « fond » de veau dans lequel elle avait fait dorer la viande avant de la mettre au four. C'était un délice, servi avec une sauce tomate légèrement relevée.

Je n'en ai plus jamais goûté après Alger, et elle mourut en arrivant en France.

Les puristes me critiqueront mon titre, la Madeleine, Proust pouvait toujours en retrouver le goût, même s'il avait du faire toutes les pâtisseries de France pour en trouver de semblables à celles qu'il avait mangé petit. Mais moi j'ai la chance d'avoir une mémoire gustative très développée, ce qui fait que si je pense « Coclo » je salive encore.

Inutile de préciser que si un de vous, lecteur ou lectrice sait ce qu'est le Coclo, ou Koklo, ou Ckolo, laissez le moi savoir, je vous en serais très reconnaissante

Londres, le 30 Janvier 2021. Après 11 mois de confinement

L'aventure

C'est un homme petit de taille qui semblerait totalement écrasé s'il portait un chapeau sur sa yarmulke. Sa longue gabardine noire, un peu délavée autour du cou, ne fait rien pour améliorer l'ensemble, mais de son apparence physique il n'en a rien à foutre comme il le dit si bien à la créature qui partage sa vie, comme qui dirait sa femme. À propos il se moque bien d'elle quand elle se balance, pieds joints, en avant et en arrière pendant sa séance de pilâtes pour les seniors en zoom. Il lui dit alors, « tu peux te balancer tant que tu veux, c'est pas comme ça que tu finiras par me comprendre, tu es trop... » il n'ajoute plus rien, ça fait des années qu'il le lui lance au moins une fois par semaine, il pourrait le lui lancer tous les jours mais c'est un homme bien organisé qui préfère faire les comptes une fois par semaine en même temps que ceux de la maison dont il s'occupe bien qu'elle gagne le double de ses rentrées à lui qui sont surtout des sorties. Mais il faut bien se préparer une place là haut après le départ et sa contribution à diverses actions de bienfaisance devrait la lui réserver. Elle tient une boutique de fripes en ligne pour les femmes qui comme elle frisent la soixantaine et qui, de toutes façon ne doivent pas encourager le regard lubrique de l'Homme. Depuis leurs noces (c'était quand ? Elle préfère oublier), elle a vite compris que le moteur de sa vie, vis à vis d'elle, n'était pas le même que vis-à-vis des femmes en général, elle c'est sa mère, elles ce sont les mères des autres, la Femme à qui il lui arrive encore de « penser » en dormant.

Bon maintenant je suis sûre que vous l'avez reconnu. Bon, pas le public en général mais ceux qui lisent les journaux parce que la semaine dernière, en fin

d'après-midi, au moment où elle renâclait à lui servir son whisky du soir, il lui lance « vas donc voir la bas si tu y es ». À ce moment précis il semblerait que cette remarque étant de trop, c'était la deuxième fois dans la semaine, qu'elle aurait saisi la bouteille de whisky, et de la briser sur le guéridon à côté de lui, et de ce fait, il lui reprochait toujours d'être empotée, elle lui aurait percé la carotide.

Circonstances atténuantes, a plaidé l'avocat, ça faisait des années qu'elle rêvait de faire une croisière avec sa soeur et il refusait systématiquement de la laisser partir sous le prétexte qu'elle aurait le mal de mer.

Le sein

« Cachez ce sein que je ne saurais voir »
(Toujours hors sujet, ma marque de fabrique)

Mon oncle Jo et ma tante Vivi étaient nés dans le même immeuble : elle au quatrième et lui au cinquième de la Rue Eugène Robe au square Nelson, dont vous avez déjà entendu parler par notre Éditeur en chef, monsieur Charles, lui aussi notable résident de cet immeuble dans son jeune âge.

Elle était la septième d'une famille de sept enfants. L'aîné, un garçon, très laid. J'ai la photo qui le prouve. Mais les parents s'étaient surmontés (sans jeu de mot) avec les deux dernières qui étaient des beautés. Vivi, la benjamine aux yeux magnifiques avait dès son tout jeune âge séduit le garçon du cinquième et s'était laissé séduire par son physique de jeune sportif, qui fit d'ailleurs son service militaire dans les chasseurs alpins. Assez drôle la vie, quand on y pense, parce que des montagnes à Alger c'était pas la porte à côté.

De chez nous on en voyait aucune. Il aurait dû être dans la Marine parce que la mer, elle, on s'en mettait plein les yeux surtout de leur balcon qui surplombait le Square Nelson. (Voir carte en référence si ça vous intéresse, chez Shalom) et si ça ne vous intéresse pas, tant pis, moi j'ai envie de vous raconter mon Square Nelson. Quartier limite entre les quartiers populaires assez pauvres et les quartiers de commerçants. Commerçants, vous comprenez bien que dans une ville portuaire, ce ne sont jamais les plus mal-lotés.

D'un côté, Rue Eugène Robe, Tata-mémé. De l'autre côté du Square, Rue Laborie La Sapie, Mamie. Et là, entre les deux mon cœur balance, le Mercredi jour de visite chez ma grand-tante, Eugénie, mère de Vivi, le

Jeudi repas de midi chez mamie que vous connaissez déjà, fidèles lecteurs, pour ses recettes. Mamie étant l'épouse en seconde noces de Papi. L'usurpatrice aux yeux de tata mémé, car elle avait épousé son ex-beau-frère, responsable de la mort d'une sœur qu'elle adorait. Soeur victime d'un coureur invétéré. Quand je dis coureur, c'est au-dessous de la vérité. Pour preuve Eugénie disait de lui devant moi, « toujours le pantalon sur les chevilles », inutile de vous préciser que je ne comprenais pas, parce que Papi, fabricant de tabacs trois générations, était toujours impeccablement vêtu quand il revenait de la fabrique à midi en voiture avec chauffeur, lui qui ne se déshabillait même pas pour faire la sieste.

De Mamie et de ses repas fantastiques, vous savez déjà. Mais rien des jours de visite d'Eugénie, le Mercredi, où toutes ses filles se rassemblaient, y compris ma mère, sa nièce, qui s'infiltrait en secret dans l'immeuble pour ne pas offenser sa marâtre qui était au balcon de l'autre côté du Square.

Mercredi, après midi de bombance de choses sucrées. Ma cousine Colette, mon cousin Jackie et moi on restait à faire les idiots, dans la chambre du fond jusqu'à l'heure du goûter, goûter qu'on devait déguster à table dans la salle à manger.

Mais un jour, à notre surprise, la bonne Aisha était de la partie. Mais pourquoi donc si tard dans la journée, elle qui finissait à midi.

On ne suivait jamais les conversations des tantes ayant l'interdiction de parler la bouche pleine et nos bouches l'étaient de façon permanente pendant au moins vingt minutes. Minutes pendant lesquelles Aisha parle, Eugénie de traduire. Et ce qui suit était tellement improbable que ma cousine Colette et moi furent prises d'un tel fou rire, qu'on a failli mourir de

rire ce jour là, surtout moi, avec ma manie de m'étouffer en mangeant. Mon entourage le sait bien, j'avale, je suffoque, je m'étouffe et si vous tenez à moi il faut me donner de grands coups dans le dos ou je meurs, littéralement, la gueule ouverte.

Donc ce Mercredi après-midi, Dieu seul sait ce qu'Aisha racontait à ce harem autour d'elle, mais tout à coup elle plonge la main dans son corsage et la retire. C'est à ce moment-là que Colette et moi explosons de rire pensant qu'elle allait nous sortir son sein, geste connu pour avoir vu les mamans se préparant à allaiter leur bébé sur les bancs du Square Nelson. Tu plonges la main, tu sors le sien et tu branches le nourrisson.

Mais voilà qu'Aisha nous sort... ses papiers.

Quels papiers, on n'a jamais su.

On nous a demandé de quitter la table juste au moment où nous allions nous attaquer à une magnifique charlotte, œuvre de tata Suzanne,(marraine de Colette que vous avez peut-être connue et ma meilleure copine d'enfance).

40ans plus tard, quand on se retrouvait, Colette et moi, il nous suffisait de formuler des lèvres : « le sein ».pour déclencher un irrésistible fou rire.

Londres le 6 mars 2021.

Y aller ou pas ?

J'ai horreur de la pluie.

Pour vous la faire littéraire : « de la pluie j'ai horreur, horreur de la pluie j'ai, pluie horreur j'ai » vous voyez que j'ai des lettres et aussi, que j'ai bien réfléchi à la question, quand il s'agit de la pluie c'est toujours la même : « y aller ou pas ? »

Je dis que j'ai horreur de la pluie, la vérité vrai c'est que j'ai une sainte horreur de l'eau, sous toutes ses formes, sauf, restriction sur la qualité de l'eau. Une fois j'ai ai bu et elle m'a guéri d'une saloperie que j'avais avalée, car lorsqu'il s'agit de nourriture je ne suis pas regardant. (Je vous expliquerai plus tard de quelle eau il s'agit, et non, vous mes lecteurs alcooliques invétérés il ne s'agit pas d'eau de vie.)

Retournons à la pluie car la pluie c'est de l'eau et de l'eau je n'en suis pas fana non plus. L'eau c'est fait pour se laver disait l'oncle Gilbert, alcoolique professionnel. Je ne suis pas d'accord. Pour se laver je me contente de ce que Denise appelait « une toilette de chat », mais qu'est-ce qu'elle en savait ?

L'eau, c'est pas mon fort, et la pluie je déteste. Je peux la contempler en restant devant la porte fenêtre qui donne sur le jardinet et je pense « j'ai besoin de me dégourdir les pattes et en vérité j'ai besoin de me soulager, si vous voyez ce que je veux dire.

La porte du jardin n'est jamais ouverte parce que neuf fois sur dix il fait très froid, mais quand il pleut, alors là, elle est fermée à clef. Pourquoi ? Je n'en sais rien, vous pouvez toujours leur demander.

C'est comme ça depuis mon adoption. Comme si je pouvais l'ouvrir. Moi ! Par quel miracle serais-je en

mesure de le faire ? Quand il pleut je m'installe aussi confortablement que possible sur le canapé du salon, celui sous la fenêtre parce qu'il y a plus de lumière. Je m'installe, je m'étire, je pense, est ce que cette saloperie va cesser ? D'après les prévisions de la météo j'ai entendu qu'on en a pour toute la semaine. Bon, patience, c'est bientôt l'heure du déjeuner.

Je suis fatigué de cette attente. Je suis fatigué de ne pas pouvoir m'agiter. J'ai pourtant grimpé les escaliers à toute vitesse quatre fois ce matin, mais ça ne suffit pas. Je vais à la cuisine renifler ce qu'il y a pour déjeuner. Je m'approche du chef Alan. Ah non, dit il, je ne te veux pas dans mes pattes. Il rigole, et les miennes alors !

Bon, à cause de moi dans ses pattes il vient de faire bruler les toasts, l'alarme du feu se déclenche. Vite, vite, il ouvre la porte du Jardin. Il pleut des cordes, mais tant pis, l'attraction est trop grande, et la pluie ça me donne toujours envie de pisser. Tant pis, j'y vais.

Je me précipite dehors, je cours, je grimpe sur le pommier. Les branches m'abritent et je peux me défouler en grattant l'écorce, le canapé du salon, c'est interdit, j'ai payé pour le savoir. Elle m'avait foutu dehors, malgré la pluie pour me donner une leçon que je n'ai pas oubliée.

La, seul avec mes pensées, mes espoirs, y aurait il un seul oiseau assez courageux, malgré la pluie, pour venir jouer avec moi au chat et au moineau. Je sais on dit au chat et à la souris mais les souris, je ne touche pas, on ne sait jamais quels germes elles transportent.

Mais qu'entends-je ? C'est lui qui secoue la boîte de mes friandises préférées pour me faire rentrer. Alors je cède à la tentation. Ces biens nommés « les irrésistibles », j'en suis fou.

Je rentre, un peu mouillé, je me frotte contre ses jambes pour me sécher. Alors il me prend dans ses bras, m'appelle son petit chéri parce qu'il croit que c'est par affection que je me frotte. Qu'ils sont bêtes quand ils aiment les humains, et moi, il m'adore. Tant mieux, je suis tombé dans une bonne maison. Mais j'ai toujours le même sentiment vis à vis de la pluie car elle m'oblige à me servir de la litière et la litière, pour mes pattes, c'est dégoutasse et j'en fout partout. Alors, y aller où pas, quand il pleut c'est définitivement PAS !

Londres le 12 Mars 2021

Quand on n'a pas le choix

J'étais coincé là depuis neuf mois paraît-il ! Je veux bien le croire mais, de vous à moi, moi, tout ce dont je me souviens très bien, c'est les trois derniers mois. Parce que là, j'ai des preuves.

Comment ça des preuves ? Vous seriez bien le seul. Le seul ! Non pas, c'est tout simplement que mes preuves vous dérangerait parce que vous ne croyez que ce que vous voyez ou entendez, donc ce que vous avez vu, ou lu, ou entendu, persuadés que seule votre propre expérience compte et que vous continuez à juger les autres en accord avec les limites que vous vous êtes imposées, votre Libre Arbitre.

Mais, là, encore une fois je vous entends penser. Vous allez me dire : "C'est toujours pareil avec toi, tu pars d'un sujet très précis et tu dérailles". Qu'en est-il du : "y aller ou pas". Rassurez-vous, j'y viens.

Pourquoi vous parler des trois derniers mois ? Parce que c'est le moment précis où les bruits entendus très tôt se sont transformés en pensées et mots que je comprenais. En particulier, une voix forte qui m'a fait comprendre que je n'étais pas le bienvenu.

J'ai senti la division, la douleur même, dans cette autre voix qui ne répondait presque jamais. Mais c'était violent. Et en plus, quand mon transport s'est mise à courir et à débouler dans ce que j'appris plus tard être des escaliers, je me suis dit que j'avais de la chance d'être dans toute cette eau et qu'elle me protégerait peut-être un peu de conséquences désastreuses dans le futur.

Enfin vint le jour où dans un grand branle-bas de combat, eux contre moi, il a été déclaré que je devais sortir, pas de choix, quand il faut y aller il n'y a pas de :

"pas maintenant, pas aujourd'hui, pas immédiatement", il n'y a pas de PAS.

Eh bien, croyez-moi, sortir a été difficile et comme un bon plongeur, moi, sous marinier depuis neuf mois, je suis sorti tête première.

Je suis sorti yeux grand ouverts, m'a-t-il été rapporté, vous comprenez bien que n'en étant pas à ma première expérience, garder les yeux ouverts sur l'environnement, c'est ce qui vous sauve.

Après être sorti j'ai poussé un cri. Non pas un cri de joie mais un cri d'effroi. Ça alors ! me voilà donc revenu, une fois encore, là où la dernière fois ça s'était très mal passé. Parce qu'après toutes ces expériences de vie, certaines atroces, j'espérais bien que c'en était fini. Mais non, et les souvenirs remontant en surface j'entends encore cette voix très lointaine et très faible qui me dit d'y retourner parce que j'ai encore quelque chose à comprendre. Quoi me demandez-vous ? C'est bien trop personnel pour que je vous le livre par écrit mais un jour prochain quand nous nous retrouverons, si vous y tenez je vous raconterai. On m'a dit de réfléchir à ce que j'étais venu chercher la dernière fois. Bon si je suis là c'est bien évidemment que je n'avais pas trouvé. Mais cette fois, c'est promis j'y vais et je vais trouver la raison de ce retour. Beaucoup d'yeux me regardent. Bonjour tout le monde, bonjour maman. On m'avait annoncé un papa, mais il n'est pas là.

Londres le 15 Mars 2021

Le bus

C'était l'année du bac. Étant nulle en espagnol notre prof avait conseillé à mon père des leçons particulières, une heure par semaine, à son domicile, de l'autre côté de notre ville, dans un quartier chic, aux belles boutiques. Le tarif d'une heure de leçon particulière m'aurait permis d'acheter les chaussures que je convoitais depuis que je les avais vues dans « Elle » mon magazine préféré. C'est mon faible, j'aime les chaussures.

Malgré l'extravagance du prix de la leçon, elle était agrégée, je ne vous en dis pas plus, mon père décida que le résultat du bac en dépendant en partie, il ferait le sacrifice.

À la première leçon, et à ma grande surprise, Anne Marie, une de mes camarades de classe est là pour la leçon. On s'est regardées, la leçon n'étant pas si particulière que ça.

Anne Marie était charmante, étoile du corps de ballet de notre petite ville, sosie de Brigitte Bardot, son petit ami qui en était fou venait la chercher à la sortie du lycée dans sa voiture, une décapotable. Nous en restions « baba ».

Mais les études c'était pas son fort et l'espagnol, le dernier de ses soucis. Mais voilà, elle aussi voulait le bac. Et voilà donc que semaines après semaines, nous retrouvons le Jeudi après-midi à 16 heures précises chez Madame G, relisant et essayant de traduire le manuel de l'année précédente, n'y comprenant toujours rien, mais on prenait des notes. Au bout de trois mois j'en avais plus qu'assez. J'ai dit à mon père que c'était de l'argent gaspillé et que s'il me donnait l'ar-

gent des leçons je lui garantissais que mes notes n'allaient pas redescendre. Comment en es tu sûre m'a-t-il dit. C'est simple papa, après un tel investissement je doute qu'elle me mette moins que la moyenne au prochain contrôle.

Bon, nous y voilà, il fallait bien que je situe la scène.

Ce jour-là, Anne Marie et moi revenions de notre cours pour une dernière fois. Nous avons, de concert, décidé que nos parents respectifs devaient en aviser le prof. Il est 5 heures et nous allons prendre le bus pour rentrer chez nous. Or l'arrêt du bus se trouve devant une boutique de sacs et de chaussures des plus magnifiques.

Je me plante devant la vitrine et me demande lesquelles choisir Jeudi prochain ou j'ai bien décidé de revenir parce que, j'ignore pourquoi, mais la boutique est fermée. Si vous vous demandez depuis le début quel était le prix de la leçon, 40.000 anciens francs, multipliez ça par deux, ça valait le coup d'être prof agrégé à l'époque pour des leçons si particulières qu'on n'apprenait rien.

Nous voilà donc à l'arrêt du bus, moi plantée devant la vitrine et Anne Marie de me crier que notre bus arrive. Et moi de lui répondre qu'il y en aurait un autre dans quelques minutes. Parce que mon choix est déjà fait, je rentrerai dans la boutique et m'adressant à une des vendeuses je lui demanderai le prix des chaussures de mon Choix. Et si le prix est exorbitant, et s'ils n'ont pas ma taille. Aléa jacta est. Pendant un bref moment je les aurai aux pieds.

Anne Marie piétine, elle me fait la gueule mais voilà le bus. Nous y montons. Cent, cent cinquante mètres. 15 secondes et BOUM. On est à l'arrêt, le bus devant nous vient de sauter, une grenade y a explosé, en fait

on ne sait pas vraiment ce qui s'est passé, sinon qu'il y avait eu un Attentat.

On est descendues du bus les jambes moles. Il y avait beaucoup de blessés, surtout beaucoup de jeunes, certains couverts de sang, l'horreur. J'en parle aujourd'hui, mais j'ai eu du mal à en parler pendant vingt ans.

Quand finalement on a pu rentrer chez nous et que j'ai raconté ce qui s'était passé à ma mère, elle n'a plus hésité à propos des leçons. « Tu n'y vas plus ».

Le lendemain au lycée Anne Marie m'a dit : « à partir de maintenant quand tu as une de tes lubies, je suivrai » Je ne suis jamais retournée au magasin de chaussures, ni aux leçons d'espagnol, mais quand quelque chose me retient d'y aller.... je n'y vais PAS.

LONDRES 16 Mars 2021

Ps mon témoin, Anne Marie a abandonné la danse, a épousé son amoureux et son frère tenait une boutique d'antiquités, rue Paradis à Marseille dans les années 70.

La chanson de Basil

C'est le 21 Mars et comme nous l'a annoncé Georges, l'ami d'Alan, c'est l'équinoxe vernal. Moi, je l'ai annoncé à Alan hier en lui disant : « Demain, 21 Mars, c'est l'équinoxe du Printemps », c'était pour lui remonter le moral parce qu'il faisait un temps pourri. Je ne suis pas femme savante, mais quand le Printemps arrive, ça me met en joie et j'aime en faire partager mes amis. Donc, il fait un temps pourri, alors que l'année dernière au mois de Mars.... mais je laisse parler Basil.

Je m'appelle Basil. Chez vous en France ce serait Marcel ou Marc, mais c'est pas aussi chantant que Basil. J'espère que vous apprécierez mon bon mot : chantant. Bon, c'est pas extra, mais laissez-moi vous dire que j'ai entendu pire, parce que chez les humains y en a qui se prennent pour des érudits, mais ils font quoi? Ils parlent, ils écrivent, MOI JE CHANTE.

Pour me situer je suis l'équivalent de Diego Flores. Si vous n'avez jamais entendu son nom, depuis Pavarotti c'est le plus grand (et le plus beau) ténor de ces vingt dernières années.

Donc, je chante et l'année dernière, écoutez ce morceau et jugez de l'enregistrement.



<https://www.british-birdsongs.uk/common-blackbird/>

Car au printemps dernier il n'y avait ni avion dans le ciel, ni voitures dans les rues, que moi et quelques confrères, que moi, sur mon pommier dominant tout le quartier. On a beaucoup parlé de moi sur les réseaux sociaux parce que ma chanson si gaie fut un tube. Les gens ouvraient leurs fenêtres et essayaient de m'imiter. C'était assez drôle.

Je suis resté au 38 plus de trois mois les régaland de mes Arias pendant l'heure du déjeuner qu'ils prenaient dehors, parce qu'il faisait si beau et chaud. Et puis Boris est arrivé et a essayé de m'imiter, le pauvre !

Le pommier étant juste au-dessous de la table du jardin, ceux du 38 me parlaient et m'ont même invité à leur table. Mais grâce aux écureuils qui grattent et enfouissent leurs trésors un peu partout, les bons gros vers foisonnent. Le poirier abritait un nid de mes voisins et amis la famille Rossignol. Au 38 ils aiment beaucoup les Rossignols même si moi, personnellement, je les trouve un peu trop envahissants, ils n'hésitent jamais à s'inviter à table. Mauvaise éducation, j'appelle ça de mauvaises manières, surtout à table. On ne met pas les coudes sur la table alors, vous comprenez bien encore moins les pattes.

Quant à l'eucalyptus il est réservé aux pigeons que je déteste. La femme du 38 aussi d'ailleurs, l'année dernière elle a laissé le parasol ouvert jours et nuits. Pas très intelligent, ils ont fait caca dessus tant et plus. Je disais, mauvaise éducation, c'est pire que ça. Vous diriez des 'porcs' mais, dans ma famille on n'est pas racistes et on aime beaucoup les cochons.

Moi, Basil, et mes sérénades je suis le chéri du quartier. On parle de moi jusqu'en haut de l'avenue, où, ayant été invité je me suis rendu pour quelques récitals ou je fus très applaudi et au mois de Juillet je suis redescendu au 38 parce que le jardin est parfait. Tout

petit et comme ils ne jardinent jamais je me balade de buissons en buissons et d'arbres en arbres au gré de ma fantaisie et où je trouve l'inspiration pour mes mélodies.

Des mélodies d'amour vous l'avez compris. Le Printemps c'est vous qui le nommez la saison des

Londres le 21 Mars 2020

Boris le merle

Une petite dernière pour la soif : Boris le merle ou blackbird si vous êtes bilingue.

Mardi j'ai chanté toute la journée du haut de notre cyprès de Leyland. II est très très haut, le plus haut des arbres du quartier ce qui rend jaloux les autres merles.

Il faisait chaud, 23°à l'ombre du pommier, du jamais vu ici en Mars.

Les humains étaient déchaînés, la femelle surtout. Lui s'est occupé de ses plantations, il avait acheté des semences et il les a plantés, sans trop se fatiguer parce que la terre est basse. Alors il a sorti une vieille table de la cabane du jardin et il y a installé ses pots. Il a fait des saletés, il y avait de la terre partout, mais pour moi, rien, pas un ver de terre en vue. S'il était moins roseau, pourquoi parler de roseaux, il n'y a pas d'eau près d'ici, mais je m'égare, ce qu'il y a c'est des jardins plein d'arbres, (n'attendez pas une nomenclature, j'ai d'autres chats à fouetter), une forêt de jardins vus du haut de l'eucalyptus.

Parce que toutes ces petites maisons ont jardins devant et derrière, c'est très pratique pour nous et aussi pour les écureuils. J'aime les arbres et j'adore les haies et les buissons. Mon oncle, Bernard, qui a beaucoup voyagé, aller et venir de Scandinavie, nous raconte, le soir, dans nos lits, ses belles histoires et les beaux arbres qu'ils ont la bas. Ils les abattent pour faire des meubles très demandés, mais nous, pour le confort de l'habitat on préfère les branchages et la mousse.

Quand on voyage, ma famille et moi, on voit de ces trucs ! En France, ils ont tous de grands jardins on m'a dit et au lieu des arbres, certains préfèrent de grands

rectangles plein d'eau bleue. C'est joli, mais nous on s'en fout. Les humains semblent beaucoup aimer l'eau, les copains des villes côtières nous ont raconté ça. Ou ils pourraient planter des arbres ils préfèrent des rectangles bleus. En été, ça va encore, ils se lavent, mais nous l'eau, à part la boire, pas besoin. On se peigne les plumes régulièrement et ça suffit.

Je disais donc que Mardi il a fait chaud et ils ont déjeuné dans le jardin. Après huit mois enfermés, ils étaient contents.

Moi, dans le pommier, je chantais. Ils aiment beaucoup ça. Surtout que cette année j'ai appris une nouvelle mélodie. Les humains ont beaucoup rigolé. Ils ont dit que c'est ce qu'ils chantent aux anniversaires, moi je l'ai entendu une fois et j'ai retenu l'air: « tra la la la la la, tra la la la la la » et ils disent un nom et tout le monde est content.

Moi, j'aime bien cette musique, c'est très facile à reproduire et les copains ne le font pas.

Mais tout le monde n'a pas l'oreille parfaite comme moi. Donc de mon pommier je les ai regardé picorer et j'ai chanté. Ils ont dit que c'était bien mais comparé à Basil, le maestro, c'est du pipi de sansonnet. Dans ma prochaine lettre je vous raconte le reste de la semaine. Chao !

À Marseille

Remontant la Canebière

J'en ai marre !

Marabout de mes deux

Yeux vitreux qui embrouillent

Tu comptes nous emballer

En nous jetant un sort

Attends de recevoir

Ce que tu n'attends pas

Du sable dans les yeux

Et des mots murmurés

Pauvres ceux que tu croises

Et qui tombent dans tes pièges

Femmes

Mon petit nom est Ève
Je ne suis pas coupable
Le serpent m'a tentée
Il m'a tendu un piège

Il avait de beaux yeux
De belles mains, de belles dents
Et tout le reste aussi
Vous l'avez bien compris.

Aujourd'hui je m'insurge
J'ai les femmes avec moi
5000 ans d'insultes
Il est temps de dire ... Zut!

Peur ou pas, c'est la question !

Il n'y a qu'une seule peur, c'est la peur de mourir. La peur prend plusieurs visages, elle sait se faire petite ou énorme. Elle se présente comme une infranchissable montagne avant une opération, par exemple et au réveil elle nous salue et nous offre une récompense, on est toujours en vie et il fait soleil et, et, BON VIVRE. Parce que la peur est là pour nous faire prendre conscience de ce cadeau exceptionnel qu'est la vie.

À bientôt pour mes souvenirs de grandes et petites peurs.

Dans l'instant, c'est en l'invoquant que je l'oublie. La peur c'est un rappel du temps, passé, c'est un souvenir, où présent, j'ai un mal de dents. Mais pendant ce temps je sais que je suis.

Les pompes funèbres

Tragi-comique

Mon amie Michelle et moi étions si bavardes et si débiles que nous retrouver le matin à 8.45h pour nous rendre au lycée était un vrai plaisir. Nous avions toutes les deux un sens de l'humour très spécial qui consistait (nous étions en terminale section philo), a nous inventer des thèmes de discussion hautement philosophiques dans le style du dessinateur Sempé. Si vous ne l'avez pas connu faites-vous aider par Wikipedia.

Donc, ce matin-là, je l'avais retrouvée devant le café de son père qui était au bas de ma rue. Et nous voilà, marchant et devisant toute absorbées par nos conneries et sans nous rendre compte que l'avenue était bien calme ce jour-là. Et pour cause.

Nous arrivons devant le portail du lycée rue Lazerges, il est fermé. Sans trop réfléchir, nous disant, bon, on est en retard, on en a pour 4 heures de colle Jeudi, nous arrivons devant l'entrée de la Directrice, fermée bien sûr, en ces temps de guerre, tout était sous verrous. On sonne, On nous ouvre, La « Dirlo » en personne. Elle nous tire à l'intérieur et nous engueule. « Mais vous êtes inconscientes et vos parents aussi, qu'est-ce que vous faites là ? Le couvre-feu a été de déclaré « Ah bon » qu'on fait Michelle et moi, en cœur. J'ai bien cru qu'elle allait nous tirer une gifle à chacune, vu qu'elle nous connaissait pour « foutre le bordel » comme on dit poliment.

Et là-dessus, incroyable mais vrai, on s'est dit après qu'elle avait, soit perdu la tête, soit qu'elle voulait se débarrasser de nous, trop encombrantes, définitivement, elle nous a dit, craché-juré, « dépêchez-vous de rentrer chez vous ».

Là, c'est sûr, on avait vraiment comme disait ma marraine, parisienne de naissance, « le trouillomètre à zéro ».

Et nous voilà remontant l'avenue de la Bouzaréah à 100 à l'heure. Facile pour Michelle qui était très sportive, plus difficile pour moi, toujours mollassonne, comme elle disait, mais ce jour-là je me suis surpassée. Tête basse et sans regarder autour de nous comme les chats quand ils ne veulent pas nous voir, nous arrivons au petit jardin Guillemain, a mis chemin de chez nous. Et la !!!!

Coup de feu, si proche que j'ai pensé je suis morte où elle est morte. J'ai regardé Michelle, elle était verte et moi aussi sans doute, en moins d'une seconde je me suis retournée, et derrière nous, allongé de tout son long et le sang qui coulait un homme (je ne dis pas qui) et un long couteau à la main.

On s'est mise à courir comme deux folles cherchant un endroit où nous cacher, tout était fermé, sauf une boutique à côté de ma petite école maternelle. On se précipite. Et à ce moment-là Michelle s'écroule, moi j'ai pas réagi, je ne suis pas chrétienne, mais il y avait une énorme croix couverte de fleurs. Vous l'avez compris le seul magasin ouvert c'était un magasin de pompes funèbres, à côté de l'école Alberti.

Ils ont été très gentils, ils nous ont donné à boire après avoir verrouillé la porte cette fois, porte qui nous avait sauvées.

On est restées à attendre la levée du couvre-feu après avoir téléphoné aux parents. Mon père était prêt à aller descendre la directrice avec l'aide du papa de Michelle.

Et bien entendu on voulait comprendre ce coup de feu. Il y a eu enquête. Il y avait eu mort d'homme. Le commissaire a expliqué qu'un jeune soldat se trouvait en patrouille de l'autre côté de l'avenue, a vu le gars sauter des buissons qui faisaient le tour du jardin Guillemain, il a compris ce qu'il allait faire et a tiré.

A l'enquête il a dit qu'il avait eu de la chance, et nous aussi, parce qu'il n'avait pas été sûr de ne pas atteindre une des deux filles. Nous !

Après ça on n'est plus retournées au lycée et pour cause c'était un mois avant l'indépendance.

Quand on s'est retrouvées à Marseille, Michelle m'a dit, tout en riant, « on a bien faillit crever ensemble mais la haut on aurait continué à faire les c.....s », et le fou rire nous a repris, on l'avait perdu depuis des mois.

La peur, physique, nous sauve, l'autre est plus insidieuse.

Londres le 23 Mai 2021

Moi c'est quoi

J'ai la tête qui blanchit
J'ai l'ouïe qui faiblit
J'ai la vue qui se tire
J'ai l'cerveau qui délire

J'ai la jambe
Toute mole
Le pied droit qui s'dérobe
Le pied gauche qui s'affole

La tronche c'est plus ça
La taille qui augmente
Les seins comme des planches
Les fesses qui s'effondrent

Et tout ça
C'est pourquoi
J'ai bien peur
Que dans peu
De moi il restera
Un lointain souvenir
D'un être qui aima
La vie jusqu'au moment
Ou de l'autre côté
Elle se retrouvera
A choisir sa prochaine enveloppe

Suivez mon œil



Ma photo aujourd'hui

10 Juin 2021

Depuis une dizaine d'années ma famille et moi vivons sur le canal qui va de Londres, Angleterre, jusqu'à Birmingham, (si ça ne vous dit rien, prenez une carte, c'est toujours bon d'apprendre quelque chose de nouveau, pour les anciens il semblerait que c'est la seule façon de ralentir l'Alzheimer).

Je disais donc pour brosser le tableau, et fixer vos idées, si, par hasard vous avez déjà décidé de ne pas continuer la lecture, nous vivons sur l'eau, Ma femme Daisy, son cousin Marcel et moi, Donald. Nous avons la chance d'être dans un coin idéal. Il y a l'eau, bien sûr, beaucoup de verdure, peu d'habitations, et un Pub.

Et quel Pub ! Sur le bord du Grand Canal du Nord, avec toutes les péniches amarrées à l'année et les barges qui remontent chargées de marchandises, ceux qui ont la chance d'y déjeuner en terrasses sont parmi les grands chanceux de ce monde.

A l'heure du déjeuner, entre 12 et 13 heures, c'est là que nous arrivons tous les trois et attendons que les

chalands soient servis. Aujourd'hui nous sommes arrivés tard sur le coup des 2 heures, toutes les tables étaient prises, jolies sous leurs nouveaux parasols vers. Nous avons eu le plaisir de retrouver Ma Mère l'Oie, qui est originaire du Canada et installée sur le canal et ses bords depuis aussi longtemps qu'il m'en souviennent.

A l'arrivée elle nous a dit que c'était pas un bon jour vu que personne ne balançait rien. Mais il y avait une dame Française à qui nous sommes montés dire bonjour et qui a eu la gentillesse de nous envoyer presque toutes les frites de son assiette. Un peu d'exercice s'en est suivi quand il y a eu un peu de compétition pour les attraper avant la mère l'oie qui pédale très vite. Mais ça, c'était le « fun » comme on dit chez elle au Canada.

Ce qui a été moins 'fun' c'est quand tout à coup Herbert est arrivé. Il pédale après ma femme depuis son arrivée dans le coin il y'a 8 mois. C'est un rescapé de la casserole. Le restaurant l'avait inscrit au menu, un essai, il n'y avait pas de canard au menu avant et manque de chance pour eux et bonne chance pour lui, deux mois de confinement et jusqu'à cette semaine, tous les pubs fermés jusqu'à « nouvel ordre ».

Vu la grande proximité du canal on l'a laissé s'installer dans le coin. Et depuis, il me pourrit la vie. Il en a après ma femme et nous nous affrontons tous les jours. J'ai mis une photo avec ce texte où vous voyez que je le suis de l'œil gauche. Chez nous, palmipèdes, on peut avancer sur l'eau, sur terre ou voler. C'est ce que je fais. Je nage un peu, prend mon élan, m'envole, et lui tombe dessus en piqué. Vu que d'un œil il suit les mouvements de ma femme et de l'autre qu'on lui lance à manger il oublie de regarder en l'air et

quand je lui tombe dessus, « à nous deux, mon gail-
lard », J'ai toujours l'avantage, je suis plus vieux et
plus gros aussi.

Pendant le confinement se nourrir a été plus conven-
tionnel, le pub avait fermé. Et les riverains ne sortaient
plus. Avec la réouverture la bouffe n'est plus ce quel
était il y a eu le Brexit et tous les bons cuisiniers Eu-
ropéens sont repartis dans leur pays. J'ai suivi la dame
Française quand elle s'est levée pour partir, la pa-
tronne lui a demandé, est ce que ça a été et la Fran-
çaise lui a demandé s'il elle avait changé de cuisinier.
Il lui a été répondu que oui, les bons étaient Euro-
péens et ils sont tous rentrés chez eux et elle a ajouté
« les pro Brexit se plaignaient que les européens leur
prenaient le travail, mais de ce genre de travail ils n'en
veulent pas, c'est trop dur, alors pour trouver
quelqu'un c'est l'enfer. Même mon mari s'est mis à la
vaisselle, vous vous rendez compte ».

La Française a abondé dans ce sens mais elle s'est
retenue de lui dire qu'à la prochaine visite de son cou-
sin et de sa femme c'est pas dans ce pub, (The three
horses shoes " qu'ils iront fêter leur retrouvailles.

Rhapsodie en bleu nuit

Elle a la digestion difficile. Depuis toujours. Petite, c'était la bataille tous les repas car elle refusait la nourriture en dépit de toutes les promesses de récompense, avale lui disait sa maman, avale lui disait papa, Avale lui répétait tous ceux qui se trouvaient présents au moment du repas. Elle gardait la nourriture dans sa joue qui gonflait, maman appuyait gentiment d'un doigt sur la joue gonflée. Rien n'y faisait. Pourquoi ne se demandaient-ils pas ce qui empêchait cette enfant d'avaler du solide alors que le biberon de lait descendait tout seul ?

Il faut savoir que les repas de midi ou du soir ne se terminaient jamais sans que papa s'énerve contre maman, pas cuit, trop cuit, il gueulait, se levait de table et partait en claquant la porte. Quand il y avait des visiteurs tout roulait sans accroc. Sauf le jour, la petite fille avait 7 ans, où elle ne voulait pas de sa soupe. Il s'est levé, a pris l'assiette de soupe chaude et la lui a cassé sur la tête en présence de la tante Henriette en visite ce jour là. Témoin muet, elle n'allait pas aggraver la situation en ouvrant un clapet qu'elle gardait soigneusement fermé après tant d'années supportant un mari alcoolique et coureur, frère aîné du papa en question.

Tous les jeudis elle était conduite chez sa grand-mère. Celle ci savait combien il était difficile de faire manger l'enfant. Et pourtant, chez elle, la petite dévorait. Il faut dire que chaque semaine elle partait à la découverte de délices gastronomiques. Mamie n'hésitait pas, en dépit du jeune âge de l'enfant à lui présenter des plats qui auraient fait le bonheur des membres adultes de la famille. Non seulement elle mangeait

mais le soir, à son retour elle racontait à ses parents ahuris ce qu'elle avait découvert chez Mamie.

Il y avait aussi une parente qui faisait des confitures comme la petite fille n'en avait jamais goûtées. Fraise, banale direz vous, tout le monde a mangé de la confiture de fraises, mais comme celle de « Clacla », non! La tante en question répondait au nom désuet et charmant de Clarisse. Elle aurait pu s'appeler Claire, tant sa bonté la faisait lumineuse. A part la fraise, les abricots, les framboises, le melon confit, les oranges amères confites et les nèfles de son jardin, il y avait l'ingrédient secret qui donnait à tout ce qu'elle touchait un goût spécial. Elle adorait la petite fille qu'elle avait la première tenue dans ses bras alors que le père, dans un de ses moments de colère qui duraient souvent une quinzaine de jours avait refusé de se rendre à la clinique.

Vingt ans plus tard, alors qu'il était mourant, c'est à cette parente qu'il demanda pardon. Non pas à sa femme, non pas à sa fille, mais à celle qui lui fit honte de son absence a la naissance de son enfant.

Et ainsi elle grandit, appréhendant les repas, mangeant sans goût pour éviter d'irriter son père que la mère excusait, il avait fait la guerre de 14-18 et semblait il en était revenu, comme d'autresirascible.

Le mystère du refus de manger la conduisit chez nombre de médecins, qui tous la trouvait un peu maigrichonne mais en bonne santé. Alors, disait maman ou est le problème. Et un jour papa eu une idée. La chaleur, ou le froid, ou l'humidité, enfin, quelque part le temps était responsable.

L'autre problème c'était dormir. La sieste, pas de problème. Mais la nuit, debout dans son petit lit, se tenant aux barreaux elle pleurait, j'ai pas sommeil. Bon, ça

allait 5 minutes, alors après une bonne fessée papa disait « maintenant tu sais pourquoi tu pleures. »

Mais il n'était pas méchant et il se rendait compte que l'enfant était intelligente et se prenant pour Pygmalion entreprit de développer son esprit en inventant toutes sortes de jeux ayant pour but d'accroître son vocabulaire ou sa connaissance de la langue française. Toujours au moment des repas. Il était ainsi si occupé qu'il ne remarquait pas la viande poussée sous la purée et à quelle vitesse la mère débarrassait la table pour passer au dessert.

Un été, inspiré par son ami Jojo, qui lui dit »et si on envoyait femme et enfant en France cet été pour leur éviter la chaleur », il se dit que ce serait peut-être la réponse au problème que leur posait l'enfant. Et ainsi par un radieux après midi de Juillet la petite fille, sa mère, la cousine de celle ci et son petit garçon embarquèrent pour la France.

Sur le bateau quelques temps plus tard la cousine offrit aux enfants du pain d'épice. La gamine, alors âgée de 7 ans en redemanda. A l'étonnement des deux femmes. Et à partir de là l'enfant commença à se nourrir normalement. Pourquoi ? La question resta non formulée.

Parce que le père n'était pas là

Londres, le 23 juin 2021

Youyou

Les chiens ont-ils une âme ? Youyou.

Quand ma mère a rencontré Youyou pour la première fois il lui a été présenté par sa belle-mère, le mère de mon père. Elle lui a dit : « voilà le frère de votre mari, le plus jeune de mes fils », elle qui en avait eu 10.

Mon père avait rencontré Youyou à la sortie d'un bar de la ville, le Tantonville. Youyou l'avait suivi jusque chez ma grand-mère. Mon père en tramway, Youyou courant derrière. Il n'avait peur de rien. En tout de 5 à 6 kilomètres.

Et depuis il ne l'avait plus quitté. Ma mère adorait les animaux et surtout les chiens.



Papa avec son chien.

Youyou n'était qu'un petit bâtard avec une immense personnalité.

Ma mère ne savait jamais s'il serait là ou non au repas de midi. Midi pile, il se mettait devant la porte d'entrée et aboyait pour qu'on la lui ouvre. De là, il dévalait les cinq étages tout en jappant, sans que les voisins s'en offusquent. Au contraire il était accompagné de remarques telles que: « Merci fils, avec toi pas besoin

de montre », ou de « Alors tu manges chez toi aujourd'hui ? » Il faut vous dire que dès qu'il avait retrouvé son « frère » au tram, soit il l'accompagnait à la maison soit il se tirait. Parce que Youyou avait le palais délicat et ma mère jeune n'était pas très bonne cuisinière.

Alors il faisait son tour de piste comme un voyageur de commerce. D'abord retour à la case zéro, chez ma grand-mère, 5 étages en trou de l'air, pour voir ce qu'elle allait lui offrir à manger. Si ça allait, il restait et comme il faisait souvent chaud il aimait faire la sieste dans le long couloir de mémé entre la cuisine à un bout et la salle à manger à l'autre où il y avait toujours moyen d'un petit courant d'air. Et la récompense après la sieste c'était un petit biscuit fait maison, biscuit à la cannelle, qui lui faisait faire des folies.

J'ai parlé d'un représentant de commerce faisant sa ronde de démarchage, c'était Youyou. Près de chez mémé, rue Desmoulins, il y avait la cousine de maman, tante Suzanne. Elle aussi aimait ce chien et le gardait à déjeuner. Il était très intelligent et savait se faire comprendre. Il avait compris le coup de l'ascenseur chez mon autre grand-mère, mamie. Il attendait devant l'ascenseur que quelqu'un s'en approche. Et là, d'un regard, soit plein d'adoration, soit mourant il faisait comprendre que sa reconnaissance serait éternelle à celui ou celle qui l'aiderait. Maintenant, direz-vous, qu'est-ce qu'elle ne va pas inventer. Mais non, sachez que dans la famille, tous ceux qu'il aimait avait un appartement au cinquième. Allez savoir pourquoi ? Plus près du bon Dieu ? Une meilleure vue sur la mer ? Le hasard.

Une exception, tata Mireille, belle-sœur de mon père qui habitait un rez-de-chaussée et qui était une cuisinière exceptionnelle. Une fois par an dans son tout

petit appartement elle réunissait la famille pour un Barbouche dont elle avait le secret. Même moi, pénible comme j'étais, j'adorais ce plat qui ne ressemble à rien.

Pourquoi vous parlez d'un chien ? Qui n'en a pas eu ?
Moi !

Et pourquoi ?

Voilà donc cet animal très connu du quartier et dont les exploits étaient fièrement racontés par mon père. Mes parents aimaient aller dîner dans un restaurant en terrasse, face à la mer sur le boulevard de la corniche. Youyou venait les rejoindre quand il en avait envie. Dès qu'il arrivait on lui servait à manger de l'autre côté du boulevard pour ne pas déranger la clientèle.

Ce soir-là, comme d'habitude, son repas est déposé de l'autre côté du boulevard. Il y a toujours beaucoup de voitures, surtout en soirée quand il fait si chaud à l'intérieur et si bon en bord de mer. Les gens circulent, c'est l'été. Youyou est affalé sur les pieds de mon père. Il fait trop chaud, ça lui coupe l'appétit.

Tout à coup, sans prévenir, il se réveille et comme un fou traverse le boulevard, évitant par miracle de se faire écraser. Il va vers la nourriture, lève la patte, pisse dessus et revient s'allonger. Ma mère est debout, elle suffoque, qu'est-ce qui lui a pris. Et elle réalise alors le scénario, youyou avait vu de loin un autre pauvre chien s'approcher. Youyou était propriétaire, il ne voulait pas de son dîner mais personne n'allait le lui prendre. Il devint encore plus célèbre. Maman m'a dit qu'en terrasse tout le monde en a ri.

Bon, me direz-vous, l'avez-vous connu ? Non.

Et voilà la fin tragique de Youyou. Ma mère est tombée enceinte après 17 ans de mariage quand personne de

la famille n'y croyait plus. Elle a passé 9 mois sous les bombardements sans trop de peine. Et puis les douleurs sont arrivées et elle est partie en clinique. Au moment des douleurs Youyou a commencé à aller mal, il est mort à l'instant précis où je suis née. En grandissant on s'est aperçu que j'avais sur la cuisse une marque. La peau était rugueuse et plus foncée. Un chien, de profil, une petite gueule, une queue. Ils ont pris une photo et maman était si inquiète qu'elle demanda au docteur si la tâche allait s'étendre ? Elle a grandi avec moi, elle est toujours là. On ne distingue plus le chien.

Quand on demandait à ma mère pourquoi ils n'avaient plus de chiens elle répondait :

« il lui a cédé sa place ».

Cette histoire m'a coûté deux séances de psychanalyste. J'ai remplacé les chiens dans l'affection de mes parents.

Diamant

N.. « ta cousine raconte n'importe quoi ! »

C.. « pourquoi dis tu ça, après tout tu n'y étais pas. »

Youyou.. « elle a raison »

C.. « d'où il sort celui là ? »

Youyou.. « de l'haut-delà »

N.. « qu'est ce qu'il faut gober avec ta famille ? Y en a t'il de normaux ? »

Youyou « vous n'en avez pas fini, y a aussi les enfants de Mireille, vous connaissez ? »

C.. « mais de quoi je me mêle, et pourquoi dis tu que ma femme dit vrai? »

Diamant.. « parce que le chien intelligent c'était moi, celui qui a pissé sur la nourriture c'était moi, celui du Tantonville, c'était moi, mais la cuisse, ça c'est Youyou ».

N.. « on aura tout vu avec ta cousine, et maintenant voilà des chiens sortis on ne sait d'où. Moi je suis Cartésienne, ces histoires prouvent que ta cousine est à l'Ouest comme on dit à Villeneuve, pas étonnant qu'elle ait trouvé une maison dans le 04, c'est bien connu, le crétin des Alpes ».

Youyou et Diamant d'une seule voix « je ne vous autorise pas à dire du mal de la cousine, vous croyez la connaître, ce qu'elle raconte est vrai, pas des affabulations, elle a la mémoire qui flanche, elle s'est trompée de chien. »

Diamant.. « je vais vous raconter ce qui s'est passé. J'habitais chez la mère de Georges qui m'avait récupéré au marché de Bab el Oued en mauvais état, Georges était à la guerre et on venait d'annoncer à Elisa la mort de deux de ses fils au combat. Elle était désespérée et s'est attachée à moi. Youyou c'était le fils de Blanchette, la chienne de Denise. Brave bête qui venait réclamer de l'aspirine, quand sur ses vieux jours elle avait des rhumatismes. Mais ça aussi vous n'allez pas le croire. Bon, donc on vivait heureux tous les trois à la rue Robert Estoublon, jusqu'au moment où Denise est tombée enceinte. La suite, vous connaissez, la mort subite de Youyou à la naissance d'Elisabeth. Ce que vous ne savait pas encore c'est ma fin encore plus tragique que celle de Youyou. »

« le frère de Georges, Gilbert l'alcoolique invétéré s'était mis en tête, un jour où la famille était sortie de me faire passer par les barreaux de la fenêtre du Salon qui donnait sur le vide au cinquième étage, demandez à Jack, il a dormi dans cette pièce. Donc, cet abruti a essayé de me faire sortir en me faisant passer par les barreaux de la fenêtre et sans vouloir être mélodramatique il m'a laissé tombé du cinquième. Madame Carasse, la concierge a entendu le choc, est sortie et ne s'en est jamais remise. L'autre con est descendu en courant et en disant qu'il ne l'avait pas fait exprès. Elle lui a couru après avec son balai. Elle a dit à Georges : s'il revient je le tue. »

Vous comprenez après ça qu'ils n'aient plus voulu de chiens. Et franchement, la petite était beaucoup plus facile à gérer, plus besoin de sorties deux fois par jour et elle était très obéissante. La pauvre !

Bon, voilà toute l'histoire des chiens, elle devait être dite après correction. Comme vous dites, les humains, « rendons à César ce qui est à César, Caesari quea Ceasaris. »

« Ne vous étonnez pas, où nous sommes, toutes les langues sont à notre disposition. C'est à votre naissance que vous oubliez tout. »

Au Jardin d'Essais

Au Jardin d'Essais, j'ai 3 ans, Octobre 1946



Mon père m'y mena toute petite pour me faire découvrir les merveilles de la nature. Toutes les plantes, tous les arbres du monde y étaient représentés. Il m'invitait ainsi à sortir de ma ville, à sortir du pays où j'étais née et à devenir ce qui pour lui devrait être le monde de demain, où les futurs citoyens de tous les états se sentent citoyens du monde. C'est ainsi que je me vois en même temps qu'en vieillissant je me sens de plus en plus, non pas citoyenne du monde, mais extraterrestre.

La petite fait la gueule. Vous ne savez pas pourquoi, moi si. La réponse lui fut donnée 15 ans plus tard.

Qui prend la photo ? La réponse est dans le deuxième cliché. Vous voyez, ici, Je joue au détective et vous remarquerez que si la gamine fait la gueule, le père, lui, est souriant. Il sourit à la personne qui prend la photo. Était-ce ma mère ? Non pas, elle n'était jamais de la partie le Dimanche quand on allait au Jardin d'essais.

Alors que ce passait il au Jardin d'Essais ? Qu'il pleuve ou vente, hiver, printemps, été, il y avait ceux qui allaient à la messe et ensuite à la pâtisserie et celles qui disaient aller à la messe et qui nous rejoignaient au Jardin d'Essais.

Vous noterez que ce Jardin revient en leitmotiv, reculer pour mieux sauter ? Ou simplement que ce ne fut pas pour moi de bons moments parce qu'à part celle qui prend la photo il y a sa fille, Anne, que je détestais.

Je n'ai compris que plus tard pourquoi, moi qui avait beaucoup de petites amies, comme Nénette, Nicole, Josette, Annette et mes cousins et cousines que j'aimais beaucoup, je devais supporter cette gamine qui était insupportable à tous points de vue. Elle était incroyablement inventive quand il s'agissait de faire des

bêtises et de m'entraîner. Elle avait deux ans de plus que moi et aimait appeler mon père « papa » ce que je trouvais bizarre car elle et sa mère vivaient toujours avec son propre père et ils habitaient tous les trois un appartement au-dessus du magasin de papa où, maman m'avait raconté qu'on rangeait sa poussette quand elle était petite.

Toute autre que moi aurait peut-être déjà compris que tout ça était une banale histoire de « grands » comme on disait alors, une banale histoire d'adultère, et de nos jours une banale histoire de culs.

Je deviens vulgaire avec l'âge, mais à 78 ans où je me libère maintenant ou jamais.

Nous voici donc au jardin par un beau matin d'Octobre où on s'est déjà disputé. Moi, je fais la gueule, elle a son pouce à la bouche, je tiens le sac de mon goûter et ... un bâton. Elle est plus grande que moi et comme on se dispute, on se bat à chaque fois, je m'arme. Papa est heureux, il est dans le déni, il ne fait rien de mal en retrouvant sa maîtresse tous les Dimanches dans ce jardin si vaste qu'on n'y rencontre jamais personne.

Jeune, je n'ai jamais rencontré un autre enfant aussi malveillant, on disait d'Anne qu'elle était un démon et c'est pas peu dire, que c'était un « diable » et venant de sa propre mère catholique convaincue, le mot n'était pas trop fort. Quand nous avons grandi, parce qu'elle m'a, qu'elles m'ont poursuivi tout au long de mon enfance et de mon adolescence, je trouvais bizarre que nous passions nos vacances ensemble, que nous allions à l'opéra ensemble, surtout que ma mère n'appréciait pas sa mère et ma marraine qui était souvent chez nous ne pouvait pas l'encaisser. Elle se moquait d'elle, de ses tailleurs si révélateurs de ses amples formes et de ses chapeaux ridicules.

Elle vint une fois avec une extraordinaire sorte de galette sur la tête et je me rappelle que marraine s'est mise à siffler l'air du toréador de Carmen. Il fallait vraiment être stupide pour ne pas comprendre l'animosité qui entourait ces deux êtres. Tel climat faisait que maman était régulièrement malade le Dimanche soir, vomissant tripes et boyaux et accusant non pas mon père qui lui infligeait ces visites mais le chocolat et les brioches qu'il préparait de ses mains pour nos « amies ».

La vie aurait ainsi continué, Anne faisant des conneries de plus en plus graves, se faisant expulser de toutes les écoles catholiques et de tous les pensionnats privés de notre ville jusqu'au moment où nous avons tous fait nos valises.

Elle et sa mère se sont installés dans une autre ville que nous et un beau jour sont venues nous rendre visite, ce jour-là j'avais rendez-vous avec ma cousine Sylvia. Nous allions à la plage et Anne s'est invitée. Puis elles sont reparties vers leur nouvelle ville. Je suis retournée à la plage où j'ai retrouvé mes copains et l'un d'entre eux m'a dit : « tu ne nous avais pas dit que c'était ta sœur »... « Je lui ai répondu d'où sors-tu cette insanité, je suis fille unique ». Mais c'est ce qu'elle leur avait dit.

Et puis à quelque temps de là mon père est redescendu dans notre ville et de là a écrit à ma mère une lettre qui commençait : « ma chère À... » ce qui n'était pas le prénom de maman et continuait en expliquant qu'il allait enfin se débarrasser de nous et venir la rejoindre à N..e. À midi au retour ma mère en larmes m'a montré la lettre. La colère m'a aveuglée, je l'ai maudit.

Mais Il n'a pas pu se débarrasser de nous il est mort, le pauvre, 6 mois plus tard. On ne les a plus jamais revues mais certaines fois quand nous allions sur la tombe de mon père il y avait des fleurs que nous n'avions pas apportées